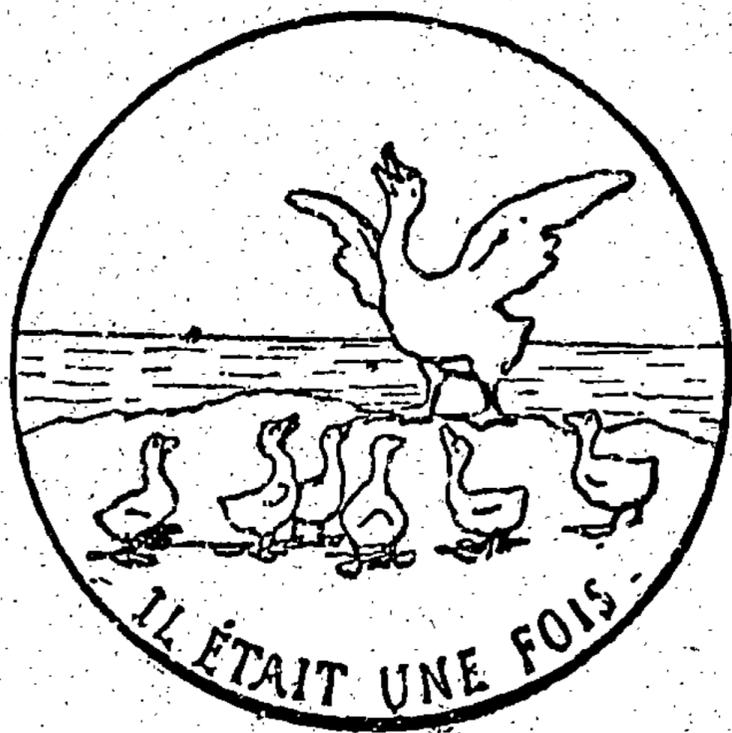


SOCIÉTÉ DES TRADITIONS POPULAIRES  
AU MUSÉE D'ETHNOGRAPHIE DU TROCADÉRO

---

REVUE  
DES  
TRADITIONS POPULAIRES

RECUEIL MENSUEL DE MYTHOLOGIE,  
LITTÉRATURE ORALE, ETHNOGRAPHIE TRADITIONNELLE  
ET ART POPULAIRE



TOME X — 10<sup>me</sup> ANNÉE

---

PARIS

ÉMILE LECHEVALIER  
39, Quai des Grands-Augustins

ERNEST LEROUX  
28, rue Bonaparte

1895

Les obsèques de Minier ont eu lieu hier matin à l'Hôtel-Dieu. Quatre ouvriers couvreurs *vêtus de leur costume de travail* portaient les coins du poêle et de leur autre main, tenaient le marteau plat dont ils se servent pour façonner et clouer leurs ardoises.

Derrière le corbillard, venaient deux autres ouvriers à qui leurs camarades avaient confié la jolie couronne qu'ils avaient achetée en commun pour décorer la tombe du défunt. L. MORIN.

A ce propos, nous serions très aises de savoir si les cris sur la tombe, les passes d'armes faites avec des cannes, que faisaient certains compagnonnages, sont encore en usage aujourd'hui.

## XXXVI

## QUELQUES QUESTIONS

Quels sont les gens de métiers *a)* dont la rencontre le matin est regardée comme de mauvais augure, *b)* que l'on accuse de jeter des sorts ou d'avoir des entretiens familiers avec le diable, *c)* qui ne trouvent pas facilement à se marier avec des filles de laboureurs ou de personnes d'autres métiers, *d)* quels sont les métiers particulièrement méprisés ou honorés, et les raisons qu'on en donne ?

## IV

BLASONS DE MÉTIERS (*suite*)*Chanson de la petite lingère (Vienne) (1)*

A Paris il y a  
Un' petit' Lingère  
Qui coud si menu  
Qu'elle n'y gagne guère.

Jamais on n'a vu  
Si menu, si menu coudre,  
Jamais on n'a vu  
Coudre si menu.

Ell' fait des rabats  
Pour Monsieur l'vicaire.  
Et va les porter  
A son presbytère.

Combien ces rabats  
Ma petit' Lingère ?  
C'est cinq sous, Monsieur,  
A c'que dit grand' mère.

D<sup>r</sup> PONTEIL.*Chanson des métiers (Haute-Bretagne)*

On y sait dans Paris.  
Dans Lyon, dans Marseille,  
Toulouse et Montpellier  
Bordeaux et la Rochelle :

1. Cf. t. IX, p. 683.

Tous nos plus grands esprits  
N'ont jamais pu savoir,  
Sans être compagnon  
Ce que c'est que le devoir. } *bis.*

Vous voyez nos maçons  
Le long de leur échelle,  
Le marteau à la main,  
Dans l'autre, la truelle,  
Criant de tous côtés :  
Apporte du mortier,  
J'ai encore une pierre,  
Je veux la placer. } *bis.*

Et nos tailleurs de pierres,  
Tous compagnons honnêtes,  
Le ciseau à la main,  
Dans l'autre la massette,  
Criant de tous côtés :  
Apportez-nous du vin  
Car nous sommes des joyeux  
Qui n'se font pas de chagrin. } *bis.*

A la porte de l'enfer.  
Trois cordonniers s' présentent,  
Demandent à parler  
Au maître des ténèbres.  
Le maître leur répond  
D'un air tout en courroux :  
Il me semble que l'enfer  
N'est faite que pour vous. } *bis.*

Quant aux tailleurs de pierres,  
Personne ne se présente :  
Il y a plus de 1800 ans  
Qu'ils sont en attente.  
Il faut que leur devoir  
Soit bien mystérieux,  
Aussitôt qu'ils sont morts  
Ils s'en vont droit aux cieux. } *bis.*

(Recueilli à Moncontour (Côtes-du-Nord)).

J.-M. CARLO.

#### LES TISSERANDS

##### *Saint-Caradec (Côtes-du-Nord)*

Les tési-eis sont pires que des évêques (*bis*)  
Car du lundi ils en font une fête,  
Branlons la navette,  
O gué lanla,  
Branlons la navette,  
Le biau temps reviendra.

Bien rythmé.

Les tes - si - ers sont pir' que des é -  
 - vè - ques, Les tes - si - ers sont pir' que des é -  
 - vè - ques, Car du lun - di ils en font u - ne  
 fê - te Bran - lons la na - vet - te, Oh! gai, lan  
 la, Branlons la na - vet.te, Le beau temps revien - dra.

Car du lundi, ils en font une fête  
 Et le mardi, ils vont voir les fillettes,  
 Et le mardi, ils vont voir les fillettes,  
 Le mercredi, ils graissent des galettes,  
 Le mercredi, ils graissent des galettes,  
 Le jêhueudi, iz ont mal à la tête,  
 Le jêhueudi iz ont mal à la tête,  
 Le vendredi, ils branlent la navette,  
 Le vendredi, ils branlent la navette,  
 Le samedi, la toile o n'est point faite,  
 Le samedi, la toile o n'est point faite,  
 Allé à Loudia, compagnon que vous êtes,  
 Allé à Loudia, compagnon que vous êtes,  
 Allé zy va, vous qui ête le maît'e,

(Loudéac).

(Chanté par M<sup>me</sup> Coz, 1883).

Les tisserands sont en plusieurs pays l'objet d'une certaine répulsion ; elle se traduit par des blasons dont voici quelques-uns empruntés au *Tresor dou Felibrige* de F. Mistral ; le dernier vient de Russie et m'a été communiqué par M. T. Volkov ; en Ecosse, on les accuse de déloyauté. Cette réputation est-elle générale ?

— Un teisseran es un miech-ome.

— Sies pas un ome, sies un teisseran, se dit à un pleutre.

IV (*suite*)

## CHANSONS DE MÉTIERS

*La petite lingère*

Promenez-la, la petite Lingère,  
 Promenez-la, ne la délaissez pas.  
 Car si vous la délaissez  
 Son petit, son petit, son petit cœur,  
 Car si vous la délaissez  
 Son petit cœur en mourra de regrets.  
 (*Haute-Bretagne*).

*Les Sabotiers*

Ce sont messieurs les sabotiers  
 Qui se croient plus que des évêques,  
 Car du lundi ils en font une fête.

Il faut bûcher,  
 Il faut creuser,  
 Tailler vite et parer fin,  
 Se coucher tard  
 Et lever matin.

Et le mardi ils vont voir leur maîtresse.

Le mercredi ils ont mal à la tête.

Et le jeudi ils s'y reposent

Le vendredi ils travaillent à tue-tête.

Et le samedi : Il faut de l'argent, maître.

— Va t'en au diable, il t'en donnera peut-être.

(*Haute-Bretagne*).

PAUL SÉBILLOT.

XVI (*suite*)

## FÊTES DE MÉTIERS

*Le mariage de la chandelle*

Dans l'Ukraine méridionale, particulièrement à Nikolaïev existe dans plusieurs métiers l'usage du *mariage de la chandelle* qui a lieu ordinairement le 14 septembre, la veille du jour où l'on commence à travailler le soir à la lumière artificielle. Le patron de l'établissement organise à cette occasion un petit festin pour ses contre-maitres et apprentis. Vers les sept heures du soir on prépare la table, on y met de l'eau-de-vie, du vin et de la bière ainsi que

*Fêtes des Portefaix flamands*

Il existait à Warneton (Flandre Occidentale) un chant flamand, disparu il y a une trentaine d'années, lors de la suppression de la Corporation des *porte-sacs* (portefaix) <sup>1</sup>.

Les membres de cette corporation avaient pour patron Saint Valentin dont la fête se célèbre le 14 février. Ce jour-là, les porte-sacs s'assemblaient et, après boire, promenaient par la ville le doyen de la Corporation, porté sur une chaise garnie de branches de buis, en psalmodiant :

<i>Ensemble.</i>	<i>Ensemble.</i>
Valentintje, Valentintje !	Petit Valentin, Petit Valentin !
<i>Le doyen</i>	<i>Le doyen.</i>
De Vliëgen bieten bieten mi.	Les mouches me piquent.
<i>Les confrères.</i>	<i>Les confrères.</i>
Hoe believe, mine meester,	S'il vous plaît, mon maître,
Waer wilt gi gesmeten zin ?	Où voulez-vous être jeté ?
<i>Le doyen.</i>	<i>Le doyen.</i>
Te Waesten, in de zoetê Leye.	A Waesten (2), dans la douce Lys.
<i>Ensemble</i>	<i>Ensemble</i>
Valentintje, Valentintje !	Petit Valentin, Petit Valentin !

Et, après avoir parcouru les rues, ils se rendaient sur le pont de la Lys (rivière) d'où, au moment où le doyen s'écriait :

Te Waesten, in de zoete Leye,  
A Waesten, dans la douce Lys,

ils le renversaient dans la rivière.

Ce chant et cette coutume singulière ont une origine inconnue.

(*La Flandre*, IX, 351-352).

ALFRED HAROU.

## IV (suite)

## CHANSONS DE MÉTIERS

*(Haute-Bretagne)*

## I

Nous étions trois jeunes forgerons  
Qui manions fort bien la navette ;

1. Cette Corporation s'appelait *Corps de stiel*, appellation mi-française, mi-flamande et formant pléonasmie, le mot flamand *stiel* indiquant corps, métier.

2. Waesten est une dépendance de Warneton.

Nous étions trois jeunes forgerons  
 Qui manions fort bien les tamplons,  
 Qui manions fort bien la navette,  
 Qui manions fort bien les tamplons.

Nous étions trois maréchaux  
 Qui tapons sur le fer tandis qu'il est rouge.  
 Nous étions trois maréchaux  
 Qui tapons sur le fer tandis qu'il est chaud ;  
 Qui tapons sur le fer tandis qu'il est rouge,  
 Qui tapons sur le fer tandis qu'il est chaud.

Nous étions trois jeunes tisseurs (tisserands).  
 Qui menions fort bien la navette  
 Nous étions trois jeunes tisseurs  
 Qui demenions fort bien les tamplons,  
 Qui menions fort bien la navette,  
 Qui demenions fort bien les tamplons.

### *Le Garçon Cordonnier*

C'est un garçon cordonnier  
 Fort habile de son métier.  
 Un jour son bourgeois lui dit :  
 — Compagnon, sans réplique,  
 Il faut sortir de chez nous,  
 Par faute de pratique.

Mais il n'avait pas un sou :  
 Doutant bien faire son coup,  
 Il risqua le tout pour le tout,  
 Vendit une chemise  
 Et puis sans crainte de retour  
 Achète une valise.

Sa valise il la remplit  
 De terre et de ses outils.  
 Dit : Si je peux réussir,  
 Mon affaire sera bonne.  
 Je sortirai de Paris  
 Sans rien dire à personne.

Il a pris la malle au hasard,  
 S'en va coucher au *Renard*,  
 Disant : Je viens coucher sur le tard.  
 — Pour y coucher, dit l'hôte,  
 Vous aurez place chez moi,  
 Vous tout comme les autres.

Il vient à l'hôtel, il dit :  
 — Je suis venu pour procès.

Il vient à l'hôtel, il dit :  
 Tenez, voilà ma *valence* (?)  
 Il y a dedans bien compté  
 Six mille, argent de France.

Aussitôt l'hôte lui dit,  
 — Votre argent est bien ici :  
 Je vais vous la porter  
 Là-haut dans la chambre  
 Où vous allez coucher  
 Tous deux dedans ensemble.

Mais il examina un jour  
 Que l'hôtesse avait toujours  
 Les clefs des places à l'entour  
 Pendus à sa ceinture.  
 Ce qui lui *servas* un jour  
 A prendre avec mesure.

Sachant bien que du logis  
 L'hôtesse était sortie,  
 Il vient à l'hôte et lui dit :  
 — Maître, il me faut ma malle,  
 J'ai acheté à bon prix,  
 Cent écus un cheval.

Aussitôt l'hôte lui dit :  
 — Ma femme n'est pas ici,  
 Elle a les clefs du logis.  
 Le cordonnier tempête,  
 — Je perdrai sur mon marché  
 Six pistoles argent, maître.

Aussitôt l'hôte lui dit :  
 — J'ai un peu d'argent ici,  
 Tenez voilà vingt louis,  
 Vous me les rendrez ce soir.  
 Le cordonnier les a pris,  
 A dit jusqu'au revoir.

On attendit quinze jours au plus  
 On a été chercher des gens connus,  
 On fut chercher la police  
 Pour venir ouvrir la malle,  
 Vous allez voir au surplus  
 Ce qu'on a trouvé dedans.

On a trouvé deux tranchets,  
 Trois alènes et son tire-pieds,  
 Deux pinces et son tablier  
 Et d'autres ustensiles.  
 Le cabaretier est resté  
 Au moins un mois immobile.

Aussitôt les témoins dirent  
 — Ah ! voilà le renard pris.  
 Il a donné les vingt louis  
 Et un mois de bon régal.  
 S'est acheté un bon prix  
 Les outils et la malle.

## II (suite)

### BLASONS DE MÉTIERS

#### *Formulette du tailleur*

Pauvre tailleur,  
 Tu as bien du malheur !  
 En faisant ton tour de France,  
 La gale, les poux, les morpions (1)  
 Tout ça, te mangeront :  
 Voilà ta récompense.

#### *Formulette ou chansonnette du maréchal*

Je suis d'la Normandie,  
 Je suis le maître des maréchaux  
 J'ai beaucoup dans ma vie  
 Ferré bien des chevaux.  
 Pan, pan, pan, le feu s'allume,  
 Allons, mon marteau pan, pan  
 Frappons fort sur l'enclume  
 Du maréchal de camp.

J.-M. CARLO.

1. On appelle ici *morpions* une espèce de punaise qui se trouve dans la fougère. En été on met souvent les tailleurs et couturières sous un hangard, sur une botte de fougère.



## BALZAC ET LA CHANSON POPULAIRE



On trouve de toute chose dans les romans de Balzac. Comme son compatriote Rabelais, il sait tout, parle de tout, nous instruit sur tout. Il est sans doute le premier en France qui ait cité dans des romans des chansons populaires : longtemps avant Gérard de Nerval qui, dans *les Filles du feu* et *la Bohême galante*, a donné un véritable recueil, aujourd'hui bien connu, des chansons tradi-

tionnelles de l'Île-de-France, avant George Sand qui a transcrit dans ses romans rustiques les chansons populaires du Berri, avant Henri Murger qui, par *les Vacances de Camille*, a fait connaître au public lettré la chanson : « Je me suis engagé — pour l'amour d'une brune », l'auteur d'*Eugénie Grandet* a inséré dans plusieurs de ses récits des chansons qui, depuis lors, ont été souvent retrouvées et recueillies dans les provinces.

Voici d'abord la *Chanson de la mariée*, l'une des chansons les plus répandues qu'il y ait en France. Elle se trouve au début de la touchante nouvelle intitulée *Pierrette*. C'est un jeune paysan breton qui la chante sous la fenêtre de sa fiancée, loin du pays, pensant se faire mieux reconnaître par ce chant familial :

« Il chanta sur le ton traînant particulier aux gens de l'Ouest cette romance bretonne publiée par Bruguière, un compositeur à qui nous devons de charmantes mélodies<sup>(1)</sup>. En Bretagne, les jeunes gens des villages viennent dire ce chant aux mariés le jour de leurs noces.

Nous venons vous souhaiter bonjour en mariage,  
A mi'sieur votre époux  
Aussi ben comme à vous.

1. J'ai cherché parmi les compositions de Bruguière si je retrouverais ce morceau, mais vainement : je n'ai trouvé ni la *Chanson de la mariée* ni aucune chanson populaire, mais seulement des romances dans le goût de 1830, parmi lesquelles figurent quelques paysanneries qui n'ont d'ailleurs aucun rapport avec la véritable inspiration rustique, et dont la musique ne m'a pas paru mériter les éloges décernés par Balzac. — J. T.

On vient de vous lier, madam'la mariée  
 Avec un lien d'or  
 Qui n'délie qu'à la mort.

Vous n'irez plus au bal, à nos jeux d'assemblée,  
 Vous gard'rez la maison  
 Tandis que nous irons.

Avez-vous bien compris comm'il vous fallait être  
 Fidèle à vot'époux ?  
 Faut l'aimer comme vous.

Recevez ce bouquet que ma main vous présente.  
 Hélas ! vos vains honneurs  
 Pass'ront comme ces fleurs.

« Cette musique nationale, aussi délicieuse que celle adaptée par Chateaubriand à *Ma sœur, te souvient-il encore*, chantée au milieu d'une petite ville de la Brie champenoise, devait être pour une Bretonne le sujet d'impérieux souvenirs, tant elle peint fidèlement les mœurs, la bonhomie, les sites de ce vieux et noble pays. Il y règne je ne sais quelle mélancolie causée par l'aspect de la vie réelle, qui louche profondément. Ce pouvoir de réveiller un monde de choses graves, douces et tristes, par un rythme familier et souvent gai n'est-il pas le caractère de ces chants populaires qui sont les superstitions de la musique, si l'on veut accepter le mot superstition comme signifiant tout ce qui reste après la ruine des peuples et surnage à leurs révolutions. »

La deuxième citation, qui va suivre, est tirée d'une des scènes les plus tragiques des *Chouans*. Notons que ce roman est daté de 1827, ce qui donne une antériorité incontestable à Balzac comme collecteur de chansons populaires :

« Les deux chouans franchirent l'échalier en sifflant l'air de la ballade du capitaine. Pille-Miche entonna d'une voix enrouée, au bout du champ, ces strophes prises au hasard dans cette naïve chanson, dont les rustiques cadences furent emportées par le vent.

A la première ville,  
 Son amant l'habille  
 Tout en satin blanc.

A la seconde ville,  
 Son amant l'habille  
 En or, en argent.

Elle était si belle  
 Qu'on lui tendait les voiles  
 Dans tout le régiment.

« Cette mélodie devint insensiblement confuse à mesure que les deux chouans s'éloignaient ; mais le silence de la campagne était si profond, que plusieurs notes parvinrent à l'oreille de Barbette, qui revenait alors au logis en tenant son petit gars à la main. Une paysanne n'entend jamais froidement ce chant, si populaire dans l'ouest de la France ; aussi Barbette commença-t-elle involontairement les premières strophes de la ballade :

Allons, partons belle,  
Partons pour la guerre,  
Partons il est temps.

Brave capitaine,  
Que ça ne te fasse pas de peine  
Ma fille n'est pas pour toi.

Tu ne l'auras sur terre,  
Tu ne l'auras sur mer,  
Si ce n'est par trahison.

Le père prend sa fille  
Qui la déshabille  
Et la jette à l'eau.

Capitaine plus sage  
Se jette à la nage  
La ramène à bord.

Allons, partons belle,  
Partons pour la guerre,  
Partons il est temps.

A la première ville, etc. »

Observons en passant que cette chanson est populaire non seulement, comme le dit Balzac, dans l'ouest de la France, mais dans la France tout entière : j'en ai recueilli, avec les variantes accoutumées, des versions en Berri et en Bresse, et Gérard de Nerval, Max Buchon et M. de Puymaigre en ont trouvé d'autres dans le Valois, la Franche-Comté et la Lorraine.

Enfin, dans *les Paysans*, dont l'action se passe en Bourgogne, nous trouvons encore un fragment d'un Noël bourguignon, dont le caractère est plutôt celui d'une chanson à boire que d'une chanson religieuse, car il y est fait allusion en ces termes au miracle des Noces de Cana :

Eiu bel androi de sai vie  
Ça quasi toule ein jour  
Ai changè l'ea de la Bréchie  
Au vin de Mador.

TRADUCTION : « Un bel endroit de sa vie — fut qu'à table un jour — il changea l'eau du pot — en vin de Madère. »

Vssie liessotchki isvoubili  
 Gdédie lyk trepier dastat  
 Riemiezlo nasse ssgoubili  
 Gdie kapieïlchkou et name vsiat.

Toutes les forêts on a abattu  
 Nulle part on ne peut trouver de l'écorce.  
 Notre métier est perdu,  
 Où prendre quelques deniers.

VL. BUGIEL.

*La Vieille tripière*

C'était une vieille tripière  
 Qui n'avait plus de dents,  
 L'amour va la tourmentant,  
 Elle a soixante-dix années,  
 Et dit qu'é veut un amant.

L'amant qui la caresse  
 Est bien p'us biau que lé (elle) ;  
 Il y a bon un d'mi pied d'oreille  
 Et ben quat' da (doigt) de nez.  
 Il est bor'ne (borgne) des deux yeux,  
 Le restant du corps galeux.

A ce plaisant mariage,  
 Le dîner fut préparé,  
 L'y avait ben deux éculées d'potage,  
 Et deux pots de chupéré (mauvais cidre).  
 De la bouillie mêmement  
 Qu'ils ont fait pour la mariée :  
 Pour le dîner de ses gens,  
 Ont fait bouillir trois harengs.

(Ile-et-Vilaine, 1880).

P. S.



## II.

## HAUTE-BRETAGNE

a) *Ille-et-Vilaine*

- Savez-vous combien i'a d'Dieu?
- Il n'y a *qu'un* Dieu  
Qui règne dans les cieux.
- Savez-vous bien combien i'a de *deux*?
- Il y a *deux* testaments.  
Il n'y a *qu'un* Dieu, etc.
- Savez-vous combien i'a d'*trois*?
- Il y a *trois* patriarches.
- Savez-vous combien i'a d'*quatre*?
- Il y a *quatre* Evangélistes.
- Savez-vous combien i'a d'*cinq*?
- Il y a *cinq* légions d'anges.
- Savez-vous combien i'a de *six*?
- Il y a *six* urnes de pierres.
- Savez-vous combien i'a de *sept*?
- Il y a *sept* sacrements.
- Savez-vous combien i'a de *huit*?
- Il y a *huit* béatitudes.
- Savez-vous combien i'a de *neuf*?
- Il y a *neuf* légions d'anges.
- Savez-vous combien i'a de *dix*?
- Il y a *dix* commandements.
- Savez-vous combien i'a de *onze*?
- Il y a *onze* mille vierges.
- Savez-vous combien i'a de *douze*?
- Il y a *douze* apôtres,  
Il y a *onze* mille vierges,  
Il y a *dix* commandements,  
Il y a *neuf* légions d'anges,  
Il y a *huit* béatitudes,  
Il y a *sept* sacrements,  
Il y a *six* urnes de pierre,  
Il y a *cinq* légions d'anges,  
Il y a *quatre* Evangelistes,  
Il y a *trois* patriarches,  
Il y a *deux* testaments,  
Il n'y a *qu'un* Dieu  
Qui règne dans les cieux.

b) *Côtes-du-Nord*

- Savez-vous ce qu'il y a *un* ?
- Il n'y a qu'*un* Dieu  
Qui règne dans les cieux.
  
- Savez-vous ce qu'il y a *deux* ?
- Il y a *deux* testaments,  
L'Ancien et le nouveau.
  
- Savez-vous ce qu'il y a *trois* ?
- Il y a *trois* patriarches  
Abraham, Jacob, Isaac.
  
- Savez-vous ce qu'il y a *quatre* ?
- Il y a *quatre* Evangélistes.
  
- Savez-vous ce qu'il y a *cing* ?
- Il y a *cing* légions d'anges.
  
- Savez-vous ce qu'il y a *six* ?
- Il y a *six* cruches qui furent déposées  
Aux noces de Cana en Galilée.
  
- Savez-vous ce qu'il y a *sept* ?
- Il y a *sept* sacrements.
  
- Savez-vous ce qu'il y a *huit* ?
- Il y a *huit* béatitudes.
  
- Savez-vous ce qu'il y a de *neuf* ?
- Il y a *neuf* chœurs d'anges.
  
- Savez-vous ce qu'il y a de *dix* ?
- Il y a *dix* commandements.
  
- Savez-vous ce qu'il y a de *onze* ?
- Il y a *onze* mille vierges  
Qui sont en Paradis  
Pour tenir compagnie  
A Jésus-Christ.
  
- Savez-vous ce qu'il y a de *douze* ?
- Il y a les *douze* Apôtres.
- Il y a *onze* mille vierges  
Qui sont en Paradis  
Pour tenir compagnie  
A Jésus-Christ.  
Il y a *dix* commandements ;  
Il y a *neuf* chœurs des anges ;  
Il y a *huit* béatitudes ;  
Il y a *sept* sacrements.  
Il y a *six* cruches  
Qui furent déposées  
Aux nocés de Cana en Galilée.

Il y a  *cinq*  légions d'anges ;  
 Il y a  *quatre*  Évangélistes.  
 Il y a  *trois*  patriarches  
 Abraham, Jacob, Isaac.  
 Il y a  *deux*  testaments  
 L'Ancien et le Nouveau.  
 Il n'y a qu' *un*  Dieu  
 Qui règne dans les Cieux.

La première de ces versions m'a été chantée en 1894 à Ercé-près-Liffré (Ille-et-Vilaine). Je connais la seconde depuis mon enfance. Vers 1850, elle était chantée par des petites filles dans une école libre à Pléboulle, canton de Matignon ; j'ai su depuis qu'on la connaissait sur d'autres points de l'arrondissement de Dinan. L'air en est très différent de celui de la version de l'Ille-et-Vilaine. Lorsque M. Bourgault-Ducoudray commença son exploration en Bretagne en passant quelques jours chez moi à la campagne, je la lui chantai ; il fut frappé de l'air, et le transcrivit. Il en a fait depuis le thème d'un chœur à plusieurs voix.

PAUL SÉBILLOT.

### III

#### PARODIE MODERNE D'UN CANTIQUÉ ANCIEN

Il y a de cela quelques années, dans les ateliers des peintres et des sculpteurs Parisiens, il n'était pas rare d'entendre chanter un cantique burlesque qui avait le privilège d'être toujours accueilli par des éclats de rire.

— De quoi qu'il y a  *un*  ?  
 — Il y a  *un*  Dieu  
 Qui règne dans les cieux.

— De quoi qu'il y a  *deux*  ?  
 — Il y a  *deux*  Testaments,  
 L'Ancien et le Nouveau,  
 Mais n'y a qu' *un*  Dieu  
 Qui règne dans les cieux.

— De quoi qu'il y a  *trois*  ?  
 — Y a  *trois*  patriarches,  
 Y a deux testaments,  
 L'Ancien et le Nouveau,  
 Mais y a qu' *un*  Dieu]  
 Qui règne dans les cieux !

— De quoi qu'y a  *quatre*  ?  
 — Y a  *Catulle*  Mendès.  
 Y a  *trois*  patriarches,  
 Y a  *deux*  testaments,